**Robert Le Diable**

Tu portais dans ta voix comme un chant de Nerval

Quand tu parlais du sang jeune homme singulier

Scandant la cruauté de tes vers réguliers

Le rire des bouchers t’escortait dans les Halles

Parmi les diables chargés de chair tu noyais

Je ne sais quels chagrins ou bien quels blue devils

Tu traînais au bal derrière l’Hôtel-de-Ville

Dans les ombres koscher d’un Quatorze-Juillet

Tu avais en ces jours ces accents de gageure

Que j’entends retentir à travers les années

Poète de vingt ans d’avance assassiné

Et que vengeaient déjà le blasphème et l’injure

Tu parcourais la vie avec des yeux royaux

Quand je t’ai rencontré revenant du Maroc

C’était un temps maudit peuplé de gens baroques

Qui jouaient dans la brumes à des jeux déloyaux

Debout sous un porche avec un cornet de frites

Te voilà par mauvais temps près de Saint-Merry

Dévisageant le monde avec effronterie

De ton regard pareil à celui d’Amphitrite

Enorme et palpitant d’une pâle buée

Et le sol à ton pied comme au sein nu l’écume

Se couvre de mégots de crachats de légumes

Dans les pas de la pluie et des prostituées

Et c’est encore toi sans fin qui te promènes

Berger des longs désirs et des songes brisés

Sous les arbres obscurs dans les Champs-Elysées

Jusqu’à l’épuisement de la nuit ton domaine

Oh la Gare de l’Est et le premier croissant

Le café noir qu’on prend près du percolateur

Les journaux frais les boulevards pleins de senteur

Les bouches du métro qui captent les passants

La ville un peu partout garde de ton passage

Une ombre de couleur à ses frontons salis

Et quand le jour se lève au Sacré-Coeur pâli

Quand sur le Panthéon comme un équarissage

Le crépuscule met ses lambeaux écorchés

Quand le vent hurle aux loups dessous le Pont-au-

Change

Quand le soleil au Bois roule avec les oranges

Quand la lune s’assied de clocher en clocher

Je pense à toi Desnos qui partis de Compiègne

Comme un soir en dormant tu nous en fis récit

Accomplir jusqu’au bout ta propre prophétie

Là-bas où le destin de notre siècle saigne

Je pense à toi Desnos et je revois tes yeux

Qu’explique seulement l’avenir qu’ils reflètent

Sans cela d’où pourrait leur venir ô poète

Ce bleu qu’ils ont en eux et qui dément les cieux

**Louis Aragon**